



SIXIEME ANNEE. - N° 80

DE ROUBAIX-TOURCOING Journal Socialiste Quotidien

MERCREDI 21 MARS 1900

ABONNEMENTS

Paris et départements limitrophes.	3 fr. 50	6 fr. 00	12 fr. 00
Autres départements.	4 fr. 50	9 fr. 00	18 fr. 00
En avant.	5 fr. 50	11 fr. 00	22 fr. 00

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

TERRIBLE CATASTROPHE MARITIME

Naufrage d'un navire dunkerquois. — Trente victimes

Fédérations Socialistes

La Fédération socialiste de Bretagne, qui vient de s'organiser définitivement dans le beau congrès de Nantes, a terminé ses travaux en adressant au comité général du parti un vœu en faveur de l'unification complète des forces socialistes.

Mais ces congrès et ce comité même seront une arène de rivalités et de combats tant que les organisations directes ne seront pas généralement pénétrées de l'esprit d'unité.

A coup sûr, il y a et il y aura toujours dans notre parti des questions litigieuses, l'accord sera rarement complet sur la tactique, sur la méthode. Hier, il y avait désaccord au sujet de la participation d'un socialiste au pouvoir bourgeois ; aujourd'hui, au sujet des alliances électorales, demain, sans doute, à propos de tel ou tel problème comme la question agraire. Mais si notre parti était unifié comme en Belgique et en Allemagne, les dissensions ne s'exprimeraient pas plus chez nous qu'en Belgique et en Allemagne.

Ce sont les rivalités d'organisation et d'orientation et parfois d'homme à homme qui surchargent, si je puis dire, tous les problèmes et qui empêchent tous les combats.

L'exemple du congrès breton démontre au contraire, que toutes les questions pourraient être résolues sans peine et discutées sans déchirement si l'esprit de faction socialiste ne faussait pas les problèmes.

Au congrès de Nantes, tenu le 9 et le 10 mars, il y avait des socialistes de toutes les écoles ; il y avait des groupes appartenant à des départements différents, à des contrées très diverses ; la campagne, les grandes villes, les ports y étaient représentés ; des syndicats de vignerons s'y rencontraient avec des syndicats d'ouvriers métallurgistes ; les organisations politiques et les organisations économiques y délibéraient côte à côte.

Brest, Lorient, Morlaix, Rennes, Nantes, les cotons de la Loire-inférieure et les quais des ports de l'Océan y avaient délégué leurs militants.

On pouvait croire que cette diversité d'éléments aboutirait à une confusion inextricable ou à des querelles sans fin. Mais il a surgi que tous les délégués bretons fissent abstraction des rivalités électorales et cherchassent directement la vérité au lieu de heurter des mots d'ordre contradictoires pour que l'accord fut aisé et complet.

C'est à l'écrit que toutes les questions d'organisation et de tactique ont été résolues. C'est à l'unanimité absolue que les statuts ont été adoptés, et que la Fédération régionale, sans rompre le lien de ses groupements, tout en étant autonome, a déclaré ne reconnaître au-dessus d'elle que le congrès général du parti.

Elle a réalisé ainsi l'autonomie dans l'unité. C'est à l'unanimité absolue que la Fédération a réglé les questions de tactique électorale. Elle exige qu'à chaque élection tous les groupes

affirment, dans leur plénitude, les principes du socialisme révolutionnaire.

Elle s'applique à réduire au minimum les coalitions électorales du parti socialiste avec les partis républicains bourgeois, mais il pour le second tour ni pour le premier, elle ne prononce d'interdiction absolue.

Elle ménage l'initiative et la responsabilité des groupes locaux, et elle n'entend pas leur lier les mains et les immobiliser si bien dans une armure pesante qu'ils ne puissent secourir la République en péril.

Les socialistes bretons ont vu de trop près, ou plutôt ils voient de trop près le péril militaire et civil pour lier leurs groupes et leur interdire, à l'heure du danger, une libre tactique de combat nécessaire au salut des libertés publiques.

De même qu'il y a cent vingt ans, les révolutionnaires bretons en contact et en lutte avec la féodalité la plus barbare, furent parmi les plus vigoureux combattants, de même aujourd'hui, en plein pays chouan, ou le cléricalisme se prolonge en militarisme, les socialistes bretons veulent écraser l'ennemi, s'ils le peuvent ; par des coalitions avec les républicains bourgeois, si la défaite de la République devait être la rançon de leur isolement.

A ce propos, j'estime qu'il serait étrange qu'on réservât toute la rigueur contre le parti que les socialistes de Bordeaux viennent de conclure, cette fois, avec tous les Républicains contre toute la réaction et dont ce journal a déjà parlé.

Les socialistes de la Gironde ont vu, par les événements de ces dernières années, que le voisinage de la réaction, même quand on garde et qu'on proclame les principes de ses principes, est toujours dangereux.

Une liste abominable de monarchistes, de cléricaux, d'assommoiristes, de nationalistes, de socialistes à la mode de nos jours, vient de se former à Bordeaux. L'extrême-gauche a créé une édition spéciale pour soutenir de concert avec le journal du Roi, le *Nouveliste*, cette liste de complois et de trahisons. Déjà, les furieuses excitations des cercles catholiques et des liguilles nationalistes ont déterminé à Bordeaux des incidents qui ne pourraient se renouveler sans mettre le parti en péril.

A l'avis du parti de toutes les réactions et de toutes les aventures, au parti du désespoir et de la guerre, l'Hôtel de ville d'une grande cité comme Bordeaux serait un acte de félonie envers la République, une imprudence grave contre la patrie.

Pourquoi donc rechercher aux socialistes Républicains de Bordeaux de faire bloc contre ce bloc nationaliste avec tous les républicains, modernes ou radicaux ?

C'est la condition même du salut. Je sais bien qu'il y aura sur la même liste ceux des républicains bourgeois qui n'ont aucun de nos principes ; mais eux font-ils abandon des leurs ? Et, pour eux, j'estime et je dis bien haut, que le républicain bourgeois le plus modéré, le plus obstinément opposé au socialisme et à la classe ouvrière vaut mieux pour la classe ouvrière que les démagogues nationalistes.

Voilà, dans la grève de Carmaux : « la Libre Parole », « la Patrie », « l'extrême-gauche » prennent parti pour le marquis de Solages et calomnient violemment ou soutiennent les ouvriers mineurs. Ils sont d'autant plus dangereux pour les travailleurs aux heures difficiles qu'ils affectent parfois des airs de démagogues.

Elle le répétait souvent cette chanson légère, qu'elle devait, à quelque temps de là, redire d'une voix brisée, au milieu des sanglots et des larmes, et succombant sous le poids des plus déchirantes souffrances.

Louise était devenue une si habile ouvrière en dentelle que les marchands de la ville l'accablaient de commandes. Elle était si bien payée, qu'elle pouvait faire une promenade.

L'air était d'une douceur exceptionnelle pour la saison, l'été de la saint Martin, les grandes prairies fleuries en septembre avaient repris leur teinte verte et les dernières fleurs de l'année brillaient de leur dernier éclat.

Henriette avait cueilli un gros bouquet de marguerites, dont elle offrait la moitié à sa sœur.

— Henri, prends, lui disait-elle.
— Ou sont-elles, tes marguerites ? Je ne les vois pas.
— Là, devant toi, répondit Henriette étonnée.
— Louise, debout, regardait autour d'elle et ne bougeait pas.
— Thérèse s'était rapprochée.
— Eh bien ! qu'attends-tu ? disait-elle.

ques, pour surprendre leur confiance quand la réaction le permet.

Le plus modéré des bourgeois républicains, s'il est l'ennemi de la dictature militaire, sert mieux, qu'il le veuille ou non, la classe ouvrière que le charlatan nationaliste qui invite le peuple à se confier à la bienveillance du sabre.

En tout cas, ces questions de la ligne doivent être discutées entre socialistes, sans amertume et sans violence. L'expérience de la Fédération bretonne prouve que c'est possible. Il en sera partout ainsi quand partout des Fédérations socialistes régionales ou départementales se seront constituées en dehors de tout esprit de secte.

Je sais que l'entreprise est ardue, que ceux qui y concourent sont exposés à bien des amertumes. Mais je sais aussi que le prolétariat, dans son esprit, veut profondément l'unité socialiste. Et, par sa volonté, elle sera.

Quelle croissance du parti qui le pourra tourner contre la réaction de tout ordre, contre le capitalisme, le cléricalisme et le militarisme, toutes les énergies qui s'épuisent à cette heure dans d'inutiles et tristesses rivalités !

JEAN JAURES.

Même espérance

Les informations qui nous parviennent des divers points de la France et de l'étranger sont unanimes à constater l'effrayante ardeur démocratique et le fanatisme de foi socialiste qui ont marqué cette année, la commémoration de la Commune.

Le même cœur a battu partout. Partout, même en France, on a pleuré.

Le temps n'est plus où le seul nom de la Commune, prononcé dans les milieux populaires, faisait courir des rumeurs de crime et d'horreur. Aujourd'hui, partout les vieux mensonges réactionnaires répandus à profusion dans des œuvres de calomnie comme le livre de M. Maxime Du Camp, par les feuilles de la presse ou par des hommes de main, n'ont plus d'intérêt à dénaturer la vérité.

Avec le temps, celle-ci a soulevé la pierre du sépulchre. Les mains cruentes n'ont plus la tenue soignée qu'elle eut autrefois. Elle a été percée, elle a été percée dans les masses, grâce aux journaux et aux propagandistes socialistes de crime et d'horreur, et par conséquent, à la dissipation des ténements.

La Commune n'apparaît plus aujourd'hui à la classe laborieuse comme la France des ténements et du crime, mais comme la réaction bourgeoise lui présentait, pour la tromper et l'effrayer.

L'ouvrier aujourd'hui dans la Commune, non pas la prétendue association de mécontents et de déçus, mais le mouvement qui montrait avec une teinte horrible, mais l'admirable mouvement prolétarien, qui poussa le peuple héroïque à la conquête de sa liberté et de son droit de parole, source des réformes sociales.

C'est pourquoi l'anniversaire de la Commune est partout célébré avec enthousiasme et un entrainement populaire toujours croissant.

Les masses ouvrières saluent comme une fête de victoire, la fête de la République, qui s'est levée sur la nuit de leur misère pour leur promettre la fin de leurs maux et les guider vers leur émancipation sociale.

E. POLVÉNT.

LETTE DE BELGIQUE

(De notre correspondant spécial)

Bruxelles, 19 mars.

La revanche des cléricaux

Les cléricaux se sont vengés. Un magistrat avait osé réclamer des poursuites contre un député, qui avait rendu coupable que de faux, pouvant donner lieu à une condamnation à 10 ans de travaux forcés. Ce magistrat est maintenant en prison.

La justice allait devoir se prononcer sur les turpitudes et les crimes d'un des ex-rois électoraux de la capitale, l'ancien député, qui avait osé provoquer des poursuites de ce genre ne pouvait vivre.

Il s'agit de M. de Camond, procureur général, accusé de fraude. Non pas que celui-ci soit irréprochable, — personne ne peut encore le dire, — mais ce qui paraît certain, c'est qu'il a voulu atteindre le magistrat qui a eu le courage de faire son devoir.

Mais dans tous ces cas, il est évident que ce coup de force a été perpétré.

Il s'agit de M. de Camond, procureur général, accusé de fraude. Non pas que celui-ci soit irréprochable, — personne ne peut encore le dire, — mais ce qui paraît certain, c'est qu'il a voulu atteindre le magistrat qui a eu le courage de faire son devoir.

Le parquet a intérêt à appeler de l'ordonnance de la chambre de conseil, qui prononce un non-lieu en faveur de notre ami Delpont, pour les faits que nous avons relatés.

La Fédération belge du Parti ouvrier, dont le siège est à Bruxelles, a décidé de faire un voyage de propagande en France, sous la conduite de son président, M. de Camond, et de se rendre à Paris, le 25 mars, pour assister à la séance de la Commission internationale.

Le Comité général du Parti ouvrier, qui se réunira à Paris, le 25 mars, a décidé de faire un voyage de propagande en France, sous la conduite de son président, M. de Camond, et de se rendre à Paris, le 25 mars, pour assister à la séance de la Commission internationale.

Le Comité général du Parti ouvrier, qui se réunira à Paris, le 25 mars, a décidé de faire un voyage de propagande en France, sous la conduite de son président, M. de Camond, et de se rendre à Paris, le 25 mars, pour assister à la séance de la Commission internationale.

Le Comité général du Parti ouvrier, qui se réunira à Paris, le 25 mars, a décidé de faire un voyage de propagande en France, sous la conduite de son président, M. de Camond, et de se rendre à Paris, le 25 mars, pour assister à la séance de la Commission internationale.

Le Comité général du Parti ouvrier, qui se réunira à Paris, le 25 mars, a décidé de faire un voyage de propagande en France, sous la conduite de son président, M. de Camond, et de se rendre à Paris, le 25 mars, pour assister à la séance de la Commission internationale.

Il importait d'examiner la situation dans son ensemble et d'adopter des mesures de salut.

L'association typographique de Bruxelles (studia la question et re-noué l'immence du danger qui menait la profession : la typographie allait disparaître, devenir un prospectif complet ; les femmes allaient être introduites dans la typographie mécanique, bientôt la misère et l'indigence s'installeraient dans les foyers.

Il était donc urgent de trouver une autre solution. On résolut de résister à l'invasion des machines et de lutter pour la conservation de la profession. On décida donc avec les patrons et ces négociations furent depuis plusieurs semaines, ces derniers, constatant la puissance de l'association, le porographie et la force de la solidarité entre typographes, proposèrent à titre de compensation une augmentation de salaire.

Ce n'était là qu'un leurre. Car partout où entraient une machine à composer, trois types étaient jetés sur le pavé, c'est-à-dire que la légion des sans-travail se formait, armée de réserve du capital, et que bientôt la concurrence de ceux qui mouraient de faim, aurait fait baisser les salaires.

L'association typographique qui organise un parti sur cette proposition, elle fera voter à la prochaine réunion, comme solution, on indiqua la réduction des heures de travail, huit heures dans les journaux et six heures dans les autres ateliers. Cette proposition, qui était de la place au sans-travail de demain.

Les patrons ont d'abord refusé ; aujourd'hui ils ont demandé à pourvoir de leur travail et ils réclament un mois de répit.

Les typographes ont répondu qu'ils leur accordaient dix jours pour préparer une demande de loi, mais que les propositions des patrons ne sont pas adoptées, la grève générale sera déclarée.

C'est la lutte, au mort, ou le voit parce quelle pose nettement la question de la propriété capitaliste cause de ce conflit abominable.

Cueillette de nouvelles

Le parquet a intérêt à appeler de l'ordonnance de la chambre de conseil, qui prononce un non-lieu en faveur de notre ami Delpont, pour les faits que nous avons relatés.

La Fédération belge du Parti ouvrier, dont le siège est à Bruxelles, a décidé de faire un voyage de propagande en France, sous la conduite de son président, M. de Camond, et de se rendre à Paris, le 25 mars, pour assister à la séance de la Commission internationale.

Le Comité général du Parti ouvrier, qui se réunira à Paris, le 25 mars, a décidé de faire un voyage de propagande en France, sous la conduite de son président, M. de Camond, et de se rendre à Paris, le 25 mars, pour assister à la séance de la Commission internationale.

Le Comité général du Parti ouvrier, qui se réunira à Paris, le 25 mars, a décidé de faire un voyage de propagande en France, sous la conduite de son président, M. de Camond, et de se rendre à Paris, le 25 mars, pour assister à la séance de la Commission internationale.

NOS DÉPÊCHES

(Par Service Téléphonique Spécial)

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Paris, 19 mars. — La séance ouverte à deux heures, sous la présidence de M. Deschamps.

La Chambre adopte, après urgence déclarée, un projet de loi portant approbation d'une convention sur l'extradition conclue entre la France et l'Italie indépendante du Congo, le 18 novembre 1898.

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion du budget général, des dépenses et des recettes de l'exercice 1900.

LE BUDGET

Le Président rappelle que la Chambre s'est arrêtée au chapitre 96 de la loi de finances.

M. Lammont-Rousselle se plaint de ce que les documents à fournir au Parlement n'ont pas encore été communiqués à la Chambre. Il demande que des renseignements soient fournis à l'Etat de santé des marins.

M. de Lamoignon dit que la statistique demandée et qui n'existe pas avant lui à la marine, sera organisée. Il a donné des instructions en conséquence.

M. Lammont-Rousselle prend acte de cette déclaration.

L'article 97 est adopté.

M. Estienne développe un amendement tendant à modifier le régime financier de l'Algérie, à partir du 1er janvier prochain.

M. Waldeck-Rousselle répond que l'Algérie a besoin de quelque chose de plus complet que l'amendement de M. Estienne. Le gouvernement est prêt à saisir la Chambre d'un projet dans lequel on établira les bases essentielles d'un nouveau régime financier qui donnera satisfaction à M. Estienne.

M. Lammont-Rousselle dit que la statistique demandée et qui n'existe pas avant lui à la marine, sera organisée. Il a donné des instructions en conséquence.

M. Lammont-Rousselle prend acte de cette déclaration.

L'article 97 est adopté.

M. Estienne développe un amendement tendant à modifier le régime financier de l'Algérie, à partir du 1er janvier prochain.

M. Waldeck-Rousselle répond que l'Algérie a besoin de quelque chose de plus complet que l'amendement de M. Estienne. Le gouvernement est prêt à saisir la Chambre d'un projet dans lequel on établira les bases essentielles d'un nouveau régime financier qui donnera satisfaction à M. Estienne.

M. Lammont-Rousselle dit que la statistique demandée et qui n'existe pas avant lui à la marine, sera organisée. Il a donné des instructions en conséquence.

M. Lammont-Rousselle prend acte de cette déclaration.

L'article 97 est adopté.

M. Estienne développe un amendement tendant à modifier le régime financier de l'Algérie, à partir du 1er janvier prochain.

M. Waldeck-Rousselle répond que l'Algérie a besoin de quelque chose de plus complet que l'amendement de M. Estienne. Le gouvernement est prêt à saisir la Chambre d'un projet dans lequel on établira les bases essentielles d'un nouveau régime financier qui donnera satisfaction à M. Estienne.

M. Lammont-Rousselle dit que la statistique demandée et qui n'existe pas avant lui à la marine, sera organisée. Il a donné des instructions en conséquence.

M. Lammont-Rousselle prend acte de cette déclaration.

L'article 97 est adopté.

M. Estienne développe un amendement tendant à modifier le régime financier de l'Algérie, à partir du 1er janvier prochain.

M. Waldeck-Rousselle répond que l'Algérie a besoin de quelque chose de plus complet que l'amendement de M. Estienne. Le gouvernement est prêt à saisir la Chambre d'un projet dans lequel on établira les bases essentielles d'un nouveau régime financier qui donnera satisfaction à M. Estienne.

FEUILLETON DU 21 MARS. — N° 9

LES DEUX ORPHELINES

PAR Adolphe D'ENNERY

VI

Louise plus jeune que sa sœur de trois ou quatre mois, ne différait pas moins qu'Henriette par ses traits et l'expression de la physionomie que par ses goûts et par son caractère. Ses cheveux d'une teinte dorée, ses yeux, sa bouche, la ravissante symétrie, des jolies dents qui se voyaient à travers ses lèvres, tout semblait révéler la noblesse de son origine. Elle était d'une nature expansive, dont l'enjouement se mêlait aux occupations de chaque jour, qu'elle égayait en chantant de sa voix claire et douce, tantôt des hymnes religieux, tantôt des chansons du pays, une entre autres.

O ma tendre musette !
Console ma douleur !
Parle-moi de Lisette,
Ce nom fait mon bonheur.
Lorsque je suis triste,
Lorsque je suis malade,
Plus belle tous les jours...
Je me plains toujours d'elle
Et je l'aime toujours !

Louise semblait chercher avec les mains, elle était pâle et trébuchante.

— Qu'est-ce que tu as ? lui dit sa mère.

— Rien se hâta-t-elle de répondre, ce n'est rien, un éblouissement, le grand air, le soleil peut-être...

— C'est bien possible, reprit Thérèse, il fait chaud, ce bon soleil ! Tiens, mets cela sur ta tête.

Elle lui donna une voilette qu'elle portait sur son bras.

Louise avait mis la voilette et marchait à côté de sa mère.

Elle était silencieuse et pâle.

— On avait, depuis un instant, quitté la grande route pour prendre un chemin bordé de pommiers chargés de fruits et qui conduisait à une source, où l'on comptait se rafraîchir et se reposer ensuite.

Soudain Louise poussa un grand cri.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? dit Thérèse.

— Oh ! peu de chose... je me suis cognée à une branche que je n'avais pas vue.

— Ou donc avais-tu les yeux, étourdie ?

— Je... je ne sais pas... c'était... comme tout à l'heure... un vertige qui m'a pris...

Henriette était accourue et, jetant ses fleurs à terre.

— Voyez, elle a le front tout en sang, ma pauvre sœur ! disait-elle en la faisant asseoir sur l'herbe.

— Elle aurait pu se tuer ! ajoutait Thérèse, qui était tout tremblante. Rentrons assez de promenade pour aujourd'hui.

Le coup que Louise s'était donné, bien qu'il n'eût rien de grave, avait dû lui causer une douleur assez vive ; mais

cette douleur n'était pas la seule cause du cri jeté par la pauvre fille, comme on le verra plus tard.

Depuis ce jour, elle n'eût plus qu'une seule pensée, celle de se faire pardonner, par son calme elle-même et de reprendre sa gaieté habituelle.

Assise devant sans métier à dentelle, la courageuse enfant recommença le jeu de ses petites mains et des aiguilles, comme si rien n'était arrivé. Mais la gaieté fiévreuse qu'elle affectait disparut bientôt tout à fait.

En quelques jours, il s'était fait dans son caractère, dans sa physionomie, un changement étrange.

Le sourire avait abandonné ses lèvres, ses yeux si vifs et si doux, si pleins de vie et de santé, étaient devenus sombres et tristes.

Plus de chansons, plus de ces bons éclats de rire qui répandaient autour d'elle la joie et le bonheur ; travaillant sans cesse, ses mains couraient sur son métier, mais sa pensée était ailleurs et, quand sa mère ou sa sœur, toutes deux inquiètes d'un changement si subit, lui adressaient la parole, un frisson lui passait dans le cœur et semblait la rappeler à la réalité. Elle faisait alors tout son possible pour redevenir la Louise d'autrefois, mais elle n'y réussissait guère.

Un soir, la mère et les deux sœurs travaillaient à leur tour dans le temps. Thérèse tricotait et Henriette debout devant la table, achevait une robe d'hiver, le regardait Louise bien plus que son ouvrage et, de la main, elle la montrait à sa mère qui, elle aussi, ne perdait pas de vue la jeune fille, dans les traits altérés, dont le visage pâle et les paupières rouges par les larmes décelaient une profonde douleur.

Après un long silence, Thérèse se leva et, prenant un bouquet sur la cheminée :

— Mes enfants, dit-elle, assez de travail pour aujourd'hui, il est temps de remonter dans votre chambre. Entendez-tu ce que je dis, Louise ?

— Oui, mère, je n'en ai plus que pour un quart d'heure.

— Oh ! si je les gagnais les quarts d'heures, ils durent jusqu'à minuit.

— Allons, en voilà assez. Et en disant ces mots, Thérèse avait éteint la lampe.

— Oh ! mère, qu'est-ce que tu fais ?

— Je te force à m'obéir, vilaine enfant.

— Eh bien ! je finirai sans la lampe, à présent je travaille très bien les yeux fermés.

— Les yeux fermés ?

— Oui, oui, je m'y suis faite pendant quelque temps. C'est une affaire d'habitude, voilà tout ; c'est convenu, mère, tu me donnes mon quart d'heure, et nous irons l'embrancher en montant.

Dès que Thérèse fut partie, Louise laissa tomber ses bras, elle paraissait anéantie.

Henriette, qui ne l'avait pas quittée du regard, s'approcha rapidement et lui prenant la main :

— Louise, dit-elle, tu souffres ?

— Non, non, ce n'est rien.

— Ah ! voilà trois semaines que tu me fais la même réponse, quand je te demande la cause du changement qui s'est

opéré en toi depuis notre dernière promenade, depuis le coup que tu es tombée à cette maudite branche...

— Oh ! non, je n'ai rien de cela, je t'en supplie, ne m'en parle jamais !

— Elle avait jeté ses bras au coup d'Henriette et elle pleurait sur son épaule.

— Et quand je te dis que tu souffres, tu me réponds : ce n'est rien ! Et cette pâleur, cette tristesse qui ne font qu'augmenter chaque jour, ces heures que tu passes auprès de nous sans nous adresser une parole !... Cette heure qui te brule les mains, et ces larmes que tu verses !... Tout cela n'est rien !... Eh bien ! moi, je te dis que tu nous caches quelque chose, une souffrance, un chagrin que je veux connaître. Je comprends que tu t'efforces de ne rien laisser voir à notre mère ; mais que tu hésites à m'ouvrir ton cœur, voilà ce que je ne puis admettre, ou bien c'est que je n'ai plus ta confiance, c'est que tu ne m'aimes plus.

— Oh ! mon Henriette... je t'aime... comme j'aime notre mère, plus que tout au monde, plus que la vie.

— Alors, qu'attends-tu, méchante sœur ?... parle, dis-moi ce qui te fait souffrir, dis-le moi, je le veux, je l'exige !

— Eh bien ! apprends-le donc ce secret, qui remplit mon âme de désespoir et de terreur. Henriette !... je sens que je deviens aveugle !

— Aveugle ! s'écria Henriette d'une voix déchirante !

Aveugle !... répéta d'une voix brisée la malheureuse Thérèse qui venait de pousser la porte et qui restait sur le seuil pâle et défaillante.

(La suite.)